FRC 13091-2
Case
FRC
18440

TROISIEME DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

PRONONCÉ LE DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 1789,

Dans l'Eglise de Notre-Dame, pour la Bénédiction générale de tous les Drapeaux de la Garde Nationale Parisienne, M. l'Archevêque de Paris, Officiant.

EN présence de M. BAILLY, Maire; de M. DE LA FAYETTE, Commandant-Général; de MM. les Députés de Paris à l'Assemblée Nationale; de MM. les Représentans de la Commune, et de MM. les Députés de tous les Districts de Paris.

PAR M. l'Abbé FAUCHET, l'un des Représentans de la Commune, et l'un des Membres du Comité de Police de l'Hôtel-de-Ville, Prédicateur ordinaire du Roi, Vicaire général de Bourges, Abbé Commendataire de Montfort.

THE NEWBERRY
LIBRARY

TROISIEME DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

Prononcé, le Dimanche 27 Septembre 1789, dans l'Eglise de Notre-Dame, pour la Bénédiction générale de tous les Drapeaux de la Garde Nationale Parisienne, M. l'Archevêque de Paris, Officiant.

In tempore illo defertur munus Domino exercituum à Populo divulso et dilacerato, à Populo terribili post quem non fuit alius, à gente expectante, expectante et conculcatâ, cujus diripuerunt flumina terram ejus; ad locum Domini exercituum, Montem Sion.

En ce temps, un grand hommage sera rendu au Dieu des Armées, par un Peuple jusqu'alors divisé et déchiré; par un Peuple devenu terrible, et auquel aucun autre ne pourra jamais être comparable : Cette Nation qui avoit attendu la Justice, et qui, dans sa longue attente, avoit toujours été foulée aux pieds par ses ennemis qui possédoient sa Terre, comme des Fleuves qui la dévorent, se réunira dans le lieu où est invoqué le Dieu des Armées; elle viendra triomphante à la Montagne de Sion.

Isaïe, Chap. XVIII. v. 7.

MONSIEUR LE MAIRE ET MESSIEURS,

IL EST VÉRIFIÉ pour nous avec plus d'éclat qu'il ne l'avoit été pour l'ancien Peuple, cet Oracle, où le Prophete, qui peint à grands traits les révolutions futures du Genre Humain, retrace si vivement l'état de la France. Divisions

entre les Classes qui opprimoient et celles qui souffroient l'oppression : Longue patience du Peuple à supporter l'injustice des possesseurs de la Terre qu'ils auroient dû féconder comme des fleuves bienfaisans, et qu'ils dévoroient : Attente d'un meilleur sort toujours trompée : Vexations toujours nouvelles : Réveil terrible de ce Peuple qui s'éleve tout-à-coup au dessus des premieres Nations de l'Univers : Son triomphe, son hommage au Dieu des Armées ; sa réunion dans le lieu saint, et toute la majestueuse solemnité de ce grand jour. De la hauteur de son génie, placé par l'Esprit-Saint au dessus des temps, Isaïe a vu ces événemens dans l'éloignement des siecles. Nous les voyons réalisés à nos yeux ; nous y participons tous ; notre reconnoissance envers l'Arbitre des destinées doit être immortelle. Aidés de sa main toute-puissante, nous allons poser sur la Justice les fondemens durables de la prospérité de cet Empire, auquel aucun autre ne pourra jamais être comparé. *Deferetur munus Domino exercituum .... à Populo terribili post quem non fuit alius.* Plus de classes qui nous divisent ; nous sommes tous des freres : plus d'oppressions ; l'autorité n'appartient qu'à la Loi : plus d'attente de la révolution ; elle est faite : la terreur, elle est sur nos ennemis : la force, elle est à nous : le Peuple vainqueur, le voilà : l'offrande au Dieu des Armées, elle remplit ce Temple : les nombreux Etendards de la Liberté s'inclinent devant le Sanctuaire : les Guerriers de la Patrie proclament le Serment solemnel : cette Commune immense est réunie comme une seule famille : la France se prosterne devant la

Religion ; la Religion embrasse la France : les Bénédictions de la Nation libre s'élevent, comme d'un seul cœur et d'une seule ame, vers le Ciel ; les Bénédictions du Ciel descendent sur la Nation libre, comme sur son plus digne ouvrage : ce Sage qui préside à l'ordre, au nom de la Loi : Ce Héros qui commande les forces, au nom de la Loi : Ce Pontife qui, au nom du Dieu de la Loi, bénit les Chefs de la Loi, les Etendards de la Loi, les Guerriers de la Loi, les Citoyens de la Loi ; tout est en hommage au Très-Haut : toute la liberté Françoise, cette grande et magnifique création de la Providence, chante et invoque son Créateur. Un si beau spectacle surpasse les expressions du sentiment, les transports de l'admiration, les élans de l'amour. Dieu du Genre Humain ! avec quelle unanime ardeur nous vous adorons comme le Dieu des François ! vos bienfaits sont gratuits ; consommez votre œuvre ; rendez-nous dignes de notre bonheur. Freres, nous le goûtons avec ravissement ; mais nous le connoissons à peine : nous espérons qu'il ne fera qu'augmenter ; mais les mesures de la sagesse peuvent seules l'aggrandir encore et le rendre stable à jamais. Comptons, sous les yeux de Dieu, devant l'Autel de l'Alliance, dans cette grande réunion fraternelle, et toutes nos forces et toutes nos espérances. Nos forces sont toutes puissantes pour assurer à jamais notre liberté, si nous attirons les graces du Ciel par le bon usage que nous en saurons faire : nos espérances sont infaillibles pour consommer notre bonheur, si nous nous concilions la faveur du Ciel, par les bonnes mœurs qui peuvent seules les réaliser.

Nous pouvons tout pour la perfection de la liberté Françoise, en dirigeant nos forces avec sagesse : nous ferons tout pour le bonheur des François, en appuyant nos espérances sur la base des mœurs.

Esprit Créateur des idées vraies et des sentimens justes, donnez-moi les paroles de la Vertu, j'aurai l'éloquence de la Liberté.

PREMIERE PARTIE.

Une Nation est pleinement libre, quand elle a par elle-même des forces surabondantes pour empêcher au dehors toute invasion des ennemis, au dedans toute oppression des Citoyens, et qu'elle sait user de ses forces. François, nous avons ces forces invincibles, et nous saurons les diriger. Nous les avons : deux millions de Gardes-Nationales sont armées d'une extrêmité de la France à l'autre. Les Puissances de l'Europe entiere s'ébranleroient contre nous ; tous les Empires se rouleroient sur nos frontieres, qu'ils échoueroient comme des vaisseaux poussés par la furie des vents devant une enceinte d'inébranlables rochers. Ce n'est point sur la multitude des soldats, c'est sur le calcul des courages que pose notre Liberté. Vingt millions d'esclaves en armes peuvent être facilement vaincus : vingt mille Guerriers-Citoyens sont invincibles. Jamais une Nation libre n'a été domtée, jamais. Il faut que la Liberté périsse dans le sein d'un Etat, avant qu'aucun Potentat de l'Univers puisse en violer la puissance. J'ai parlé de calculer nos courages ; ils sont incal-

culables. Nos insensés ennemis n'en ont pas l'idée, malgré l'expérience terrible qu'ils en ont faite dès le premier jour. « Des soldats nouveaux, disent-ils, des Bourgeois timides, un ramas de Populace ; point d'exercice, point de tactique, point de discipline ; nulle prévoyance, nul ordre, nulle science des batailles : entendons-nous, fondons sur eux! et un joug plus pesant que celui qu'ils ont brisé tombera sur leurs têtes. » Réponse, réponse à leur insolent mépris : « la Liberté. » Ils étoient nouveaux la plupart, ces soldats qui ont pris en un jour, en une heure, le Boulevard du Despotisme, qui avoit affronté les siecles. Etoient-ils timides, ces Bourgeois transformés, dans une minute, en grands Citoyens, devant lesquels ont fui, ont disparu les vieilles armées de l'Aristocratie! Tyrans fugitifs ou cachés, il n'y a plus en France de Populace que celle dont vous êtes, par votre or, les infâmes corrupteurs : elle disparoîtra bientôt avec vous et avec vos crimes ; ou elle se fondra elle-même dans le Peuple François, à la chaleur divine de la Liberté. L'ordre, nous l'aurons ; il nait de la liberté même : la prévoyance ; mais croyez-vous donc avoir emporté avec vous le génie du Royaume? Etiez-vous les Sages de la Nation? Aviez-vous seulement l'idée de la sagesse, et une étincelle de cette intelligence qui combine les événemens, vous qui avez été si facilement anéantis dans vos projets? Comme l'orgueil est stupide! comme il se pousse tojours par un instinct d'absurdité dans toutes les frénésies de la présomption, pour tomber dans

les derniers et inévitables excès de la ruine! Un Peuple est libre, ce Peuple est le Peuple François; et l'on pourroit entamer sa puissance? Rassemblez-vous, Nations ennemies, et soyez vaincues : prenez des forces, soyez vaincues : redoublez vos efforts, soyez vaincues. C'est pour un Peuple libre, qu'Isaïe présageoit ces Victoires; la Liberté nous les assure.

L'ancienne Grece n'avoit pas l'étendue et la population de deux de nos Provinces, et il y avoit cent Etats presqu'indépendans les uns des autres, dans son sein. Le grand Roi les menace de les écraser de tout le poids de l'Asie. Dix-sept cent mille hommes ne les épouvantent pas : les innombrables armées d'Esclaves, commandées par les premiers Esclaves du Tyran, périssent devant une poignée d'hommes libres, que la cause de la Patrie avoit ramassés près les uns des autres, sous le commandementt d'un Héros librement élu, non pas pour combattre, mais pour vaincre; car c'est le sort de la Liberté. Si Athenes et Lacédémone, si Thebe et Corinthe avoient été liées par un nœud indissoluble, les siecles auroient coulé avec respect devant leur Liberté toujours vierge, et le monde vieilli les verroit libres encore comme dans leur jeunesse. Imaginez donc le sort d'un Empire, où soixante Provinces, qui se touchent de la Méditerranée à l'Océan, d'une enceinte de montagnes, à une enceinte de forteresses, ne sont pas seulement unies par une simple confédération, mais s'embrassent étroitement, s'identifient, forment un seul Etat, sous la même Loi, sous le même Chef, dans la même Liberté. Si les établisse-

mens de la terre pouvoient avoir des destinées éternelles, l'éternité s'appuyeroit sur la Liberté Françoise.

Loin de nous, freres, et dans tous les temps, l'idée des conquêtes : elles sont toujours injustes et infailliblement funestes. Elles ont perdu toutes les libertés en rappellant toutes les Aristocraties et tous les Despotismes. Nous sommes assez grands. Ne répandons pas la France au loin; ne la versons pas dans l'univers. Qu'elle reste libre dans ses limites; sa gloire montera jusqu'aux Cieux ; le spectacle de son bonheur excitera l'émulation de tous les Peuples, et sa félicité commandera par un invincible attrait celle du Genre humain. Perspective sublime, et remplie de délices ! dans l'étendue des siecles et dans les plans de la société, une combinaison de liberté, pour un vaste et puissant Empire, n'avoit pas encore été faite. Tout un peuple immense, représenté toujours par des Sages, choisis par lui-même pour faire des loix qu'il approuve : un Roi partriote, un vrai Monarque qui n'a pas la charge des loix, qui n'en a que l'exécution suprême : chaque citoyen, membre de la Souveraineté pour concourir à la Législation ; un seul chef de la souveraineté pour faire exécuter ce que la législation commande : et cela dans la France, dans la contrée qui réunit le plus les vraies richesses de la nature, sous un ciel heureux, sous le climat le plus favorable à la pensée, au courage, à la fraternité, à toutes les vertus ! O Dieu ! nous vous adorons : vous allez montrer enfin toute la puissance de l'humanité, tout le bonheur où elle peut atteindre.

François, rien n'est à craindre pour nous

au dehors. Regardons en nous-mêmes. C'est de notre sein qu'il faut bannir tous les dangers. Effaçons les lignes de séparation; prévenons les renaissances d'Aristocratie: ce sont des germes de servitude ; c'est le poison de la Liberté ; mais nous sommes forts pour les anéantir et les empêcher de se reproduire jamais. Dans la sage direction de nos forces internes, est la parfaite sécurité de la Liberté Françoise.

Des Communes réunies, des Gardes Populaires, une Assemblée-Nationale, un Roi Citoyen ; voilà nos forces internes. Quand elles seront toutes arrivées à l'ordre où elles tendent d'un effort unanime, notre Liberté est immortelle.

La base de notre Constitution libre est posée dans toute l'étendue de la France. Ce sont les Communes de tout le Royaume qui sont cette vaste et indestructible base que tous les efforts, je ne dis pas de nos ennemis, mais de l'Univers entier ne souleveroient pas. Elle résisteroit au feu de l'Enfer même ; car il ne peut rien sur l'union ; il n'a de pouvoir que sur la discorde. Elle feroit violence au Ciel même ; car il ne peut que bénir la concorde ; il verse les bienfaits de l'Eternité sur l'amour. Freres, soyez uns dans toute la France, et vous êtes éternellement libres. Ayez vos Assemblées fixes aux mêmes époques, composées d'un même nombre de Représentans, délibérant sur les mêmes objets, envoyant ensemble le résultat de vos libres volontés, aux mêmes centres dans les Provinces, que les Assemblées centrales reportent toutes ces volontés à la grande Assemblée-Nationale toujours

toujours existante ; que là elles soient comptées et comparées ; que les premiers dépositaires de votre confiance y ajoutent le complément de leur Sagesse ; que, rédigées par eux, votre approbation les consomme : que la pluralité des volontés des Communes de la France soient finalement pour toutes la Loi suprême : qu'elle soit notifiée ensuite au Monarque, pour l'exécution uniforme dans tout l'Empire ; et c'en est fait ; nulle dissension n'est à craindre, nulle vexation, nulle aristocratie, nulle tyrannie, nul despotisme. La seule Liberté regne, et regne par la Loi. Premiere force intime, la plus grande force qui ait jamais existé sur la terre ; elle peut tout pour le bien général, et contr'elle tout est impossible.

Les Gardes Nationales sont la seconde force interne contre les perturbateurs de l'ordre. Elle est essentielle cette force, mais elle doit dépendre de la premiere, et en dépendre par une chaîne indissoluble. Il ne faut point que la puissance militaire fasse un pas hors de la ligne qui lui est tracée par les Loix. Elle est gardienne, et non pas maîtresse ; elle exécute, et ne prescrit pas. Qui le sait mieux que vous ; qui le répete plus souvent, Héros, qui donnez l'ordre aux Troupes Citoyennes ? Vous commandez à nos Chefs, à nos Soldats ; mais c'est la Loi qui vous commande. Un pouvoir arbitraire vous feroit horreur ; vous y verriez la ruine de la Liberté, la mort de la Patrie : il perdit la Grece ; il anéantit Rome ; et la seule vigilance de l'Angleterre à s'en garantir, conserve, au milieu des vices de son Gouvernement, une grande mesure de Liberté dans son sein. Braves Guer-

riers, nos défenseurs, nos Concitoyens, nos Amis, nos Freres, c'est votre volonté, c'est votre bonheur de vous soumettre aux Loix que vous aurez faites unanimement avec toute la Famille de la Patrie. Les enfreindre, ce seroit vous déchirer vous-même. Mais cette infraction, il faut la rendre impossible. Ce ne sera pas comme parmi les Insulaires, nos voisins, en réduisant à un si petit nombre les Gardes de la Nation, qu'ils soient faciles à écraser, s'ils vouloient exercer un acte de puissance arbitraire; cet état de foiblesse intime dans le pouvoir coercitif, favorise la licence, qui est encore plus funeste à la Liberté que le Despotisme. C'est en combinant si attentivement le service confié à des Citoyens nombreux, qui ont une famille et un domicile dans la Cité ou dans la Province, que la voix de la Patrie retentisse continuellement dans leur ame, et que les Assemblées toujours prochaines de la Commune, puissent les destituer avec infamie, s'ils se permettoient la plus légere violation de la Liberté légale. Avec cette seule combinaison, nous aurons des Héros et point d'oppresseurs, des Chefs Militaires et point d'Aristocrates armés; un Commandant généreux et point d'insolent Despote. Des Troupes nombreuses, consacrées à la Police de l'Empire, animées, honorées par la Patrie, dont elles seront les gardiennes fideles, en feront disparoître tous les désordres, et maintiendront entre les Citoyens et les Loix, cette parfaite harmonie qui forme le concert de la Liberté.

La troisieme force de la France est cette majestueuse Assemblée Nationale, qui repré-

sente et réunit en un seul point toutes les volontés de l'Empire. Elle a deja fixé sa tenue permanente et son unité absolue : ce sont deux grands et sûrs appuis de la liberté Françoise. On affecte de craindre que les Députés nationaux ne substituent leurs volontés personnelles, et du moment, à la volonté générale et constante de la Nation, et ne changent en Aristocratie solemnelle la grande représentation dont la France les honore. Freres, cette crainte est vaine; nos ennemis la forment, mais l'évidence la réprouve. La Législation part informe des Provinces avec les Députés, elle y retourne formée avec leurs Décrets; mais la France reste avec sa Souveraineté inaliénable. Il faut, qu'à la pluralité, elle réponde aux Décrets, *oui*, *c'est notre volonté*, pour que le Code Législatif, ait le caractere inviolable et sacré de la volonté publique. Non sans doute, les Mandats de nos Représentans ne sont point des ordres absolus : leur sagesse alors nous deviendroit inutile; les lumieres que les événemens nouveaux ajoutent aux esprits, les sentimens que le feu du génie développe dans les ames, seroient perdus pour la Patrie. Nos Députés sont les maîtres de nous offrir, pour résultat Législatif, tout ce que le plus grand nombre d'entr'eux aura jugé digne de la Nation; mais la Nation est là; elle reste souveraine; c'est à elle à leur applaudir. La France, qui a commencé la Législation en nommant ses Interpretes, la consomme en adoptant leurs Décrets et leur donnant le dernier sceau de sa volonté. Ainsi les Sages qui sont librement élus Président, chacun leur a donné ses pensées : ils les combinent, ils y ajoutent leur sagesse et leur génie;

ils prononcent les Oracles de la Législature aux Citoyens : tous entendent ; tous veulent : à la pluralité, la Loi est faite ; en moins d'un mois, on la recueille de tout l'Empire dans l'Assemblée Nationale elle-même ; et c'est le Code de la Liberté.

Alors le Monarque, le grand Roi d'un Peuple libre se saisit, au nom de tous les François, de la Loi que s'est imposée toute la France. Il la fait observer avec une autorité souveraine, à laquelle non seulement rien ne résiste, mais rien ne peut résister jamais. C'est la plus noble puissance dont il soit possible d'avoir l'idée. C'est celle que la Divinité même exerce dans le Ciel. Tous veulent dans les Cieux, et Dieu régit seul. Il est le centre de toutes les volontés et l'unique dispensateur de l'ordre. L'impuissance pour le mal, dans un Souverain libre, est le Pouvoir Divin. La toute-puissance pour le bon ordre est l'attribut d'un Dieu.

Telles sont nos forces, Freres et Citoyens ; telle est la direction sage où elles se portent d'elles-mêmes, pour consommer le prodige de la Liberté Françoise. En les dirigeant ainsi toujours dans la ligne de la Justice, de la Prudence et de la Vérité, notre Constitution Fraternelle aura toute la perfection que comporte la Nature Humaine. Le Roi des siecles ne cessera de la bénir. Elevons vers lui nos vœux. Il nous a tout donné ; implorons tout encore. Méritons, par nos hommages, la félicité que sa bonté nous prépare. Comptons nos espérances, mais appuyons-les sur les Mœurs.

SECONDE PARTIE.

La Patrie doit passer de l'état de ruine à l'état d'opulence, du tombeau de la corruption à la plénitude de la vie morale, et s'élever ainsi à toutes les prospérités; voilà nos espérances. Pour les réaliser, Freres, ce n'est pas assez d'avoir les forces de la liberté, de les diriger avec ordre, et de les rendre invincibles par l'union. Ce n'est là que le Corps bien organisé de la Liberté Civile. Son ame immortelle est dans les Mœurs. En quoi consistent les bonnes Mœurs en général, et sur-tout les Mœurs patriotiques? Dans le désintéressement qui donne les richesses à la Patrie, et les Vertus aux Citoyens. Que ce seul principe devienne l'esprit public, et notre bonheur est consommé. François, je suis Prêtre, je parle dans un Temple, devant un Pontife, à une Assemblée de Chrétiens, en présence de l'élite d'une Nation la plus fidelle de l'Univers à la Religion Catholique : vous me croyez obligé de faire entendre le langage de l'Evangile. Mais tous ces motifs ne m'en imposeroient pas; si je ne voyois pas dans l'Evangile le Code parfait de la Vertu, et l'unique moyen de bonheur pour mes Concitoyens, je l'abjurerois à la face de la Nation; et les bûchers du Fanatisme ne me forceroient pas de faire mentir le Ciel pour tromper la Patrie. Evangile! Evangile! C'est librement que je t'adore; et c'est en Citoyen, que je proclame tes maximes comme seules propres à créer les mœurs et immortaliser la prospérité de la France avec sa Liberté!

Le Despotisme ne connoît point de Morale. La Religion la plus fraternelle n'est dans ses mains

qu'une arme sacrée, ou plutôt sacrilege, avec laquelle il brise le ressort des nobles ames, et immole les libres vertus. Les Aristocrates ont jusqu'à présent plié le Ciel à l'imposture, pour faire révérer la Tyrannie. Ils ont entouré de la Majesté Divine l'atrocité des Gouvernemens, et consacré au nom de Jesus-Christ, les richesses corruptrices que Jesus-Christ a flétries de tous ses anathêmes, comme l'infection de la Société. Cette abjuration des richesses, le Genre Humain ne l'a pas encore comprise. Elle est cependant tout le secret des mœurs, toute la science de la vertu, toute la perfection de la liberté publique, tout le fondement de la prospérité des Empires. Lacédémone sous Lycurgue, et Rome devenue libre après Tarquin, eurent un moment l'idée imparfaite de ce désintéressement parfait. Les richesses appartenoient à la commune Patrie, et les vertus généreuses à tous les Citoyens. Ce désintéressement dura peu; il n'avoit pas sa racine dans le Ciel, et l'intérêt personnel, qui a sa racine dans le cœur humain, étouffa bientôt les vertus factices que produit l'enthousiasme, et qui s'anéantissent avec lui. Malheur aux Riches; voilà toute la morale de la liberté, toute la morale du bonheur. Il faut que la Religion et le Gouvernement, le Ciel et la Terre la fassent entendre à toutes les consciences, et que toutes les consciences, émues à la fois par ces deux voix puissantes, repoussent, avec les forces réunies des deux patries de l'homme, l'intérêt propre, que la nature corrompue reproduit sans cesse pour le malheur de l'Humanité et le désespoir de la Société

Appliquons attentivement cette Morale à la France. Freres, ce seroit sans doute une incroyable nouveauté dans l'univers, qu'un grand Royaume, regorgeant de richesses, sans avoir aucuns Citoyens opulens et aucuns malheureux; qu'un Etat immense, où, après une longue corruption, qui avoit tout infecté de vices, s'établiroit soudain une perfection céleste, qui embelliroit tout de vertus. Mais c'est le moment du renouvellement de toutes choses. Nous sommes à l'instant des prodiges heureux. On n'avoit pas encore vu un vaste Empire libre; on le voit. Qui n'auroit pas traité de chimere la liberté des François acquise en un jour? En un heure nous l'avons réalisée. Si le plus esclave des peuples est devenu subitement le plus libre des Peuples; la plus corrompue des Nations peut devenir promptement la plus vertueuse des Nations. Unissons l'Evangile à la Liberté; notre prospérité se consomme. Il le faut, Citoyens; il le faut : sans quoi rien ne subsiste; rien ne se répare; nos espérances périssent; nous tombons de la hauteur de la Liberté dans les horreurs de l'Anarchie et dans les anéantissemens de la misere.

Ecoutez, Freres, écoutez les merveilles de la providence, et connoissez l'étendue du bonheur qu'elle vous assure par la force des destinées dont elle est l'arbitre suprême. Il faut payer la dette Nationale : vous le voulez; l'honneur le commande, la nécessité même de votre existence vous y oblige : une banqueroute infâme, non seulement déshonoreroit éternellemment, mais anéantiroit à jamais la France. Cependant, elle est immen-

se, cette dette ; pour l'éteindre et subvenir aux grands frais qu'exige un aussi vaste Etat, il faut qu'il trouve à l'instant de prodigieuses richesses ! Où les trouvera-t-il ? Dans des impôts sur les pauvres ? On n'extrait point d'or de l'indigence; et ce n'est pas avec des lambeaux qu'on peut revêtir la Patrie. Cette fureur exécrable de torturer les malheureux pour leur faire donner ce qu'ils n'ont pas, appartient au Despotisme, et finit par l'immoler lui-même. La tyrannie, au terme affreux de ses moyens, trouve la Liberté qui l'égorge. Ce sont donc les riches qui doivent remplir le Trésor-National ; ce sont eux qui ont tout ; ce sont leurs revenus énormes qui doivent passer de leurs mains impures et souillées dans les mains pures et sacrées de la patrie. Il ne faut point pour cela envahir leurs domaines, et violer leur propriétés. Les propriétés ! Ah ! ce sont eux qui voudroient les engloutir toutes, et qui en raviroient sur l'autel, non point pour les tourner au profit de la chose publique, mais au leur, et obliger ensuite le pauvre à payer encore des deniers de son pain, un culte indigent, s'il veut en avoir un ; car, pour le riche, il n'en a pas besoin, il n'a que faire d'un Dieu ; il ne lui faut que des crimes. *Væ vobis divitibus* ! Au nom de Jesus, Dieu de la Patrie, prenez-y garde, freres, tous les mauvais riches sont des Aristocrates ; tous, c'est-à-dire, tous ceux qui ont l'esprit de richesse, au lieu de l'esprit de pauvreté, qui caractérise le Chrétien et le Citoyen : *Beati pauperes spiritu* ! texte sublime, qu'on dénature et qu'on applique à contre-sens, comme

comme si les riches présidoient eux-mêmes à l'interprétation de l'Evangile. Ceux qui ont l'esprit de pauvreté sont en cela des esprits sublimes, et ceux qui ont l'esprit de richesse, sont des insensés *Beati pauperes spiritu !*

Pour réparer le désordre effroyable des grandes richesses particulieres, établir l'ordre essentiel de la richesse publique, payer la Dette Nationale, subvenir aux nécessités du Peuple, et former le trésor de la Patrie, il faut asseoir les subsides selon des proportions toujours croissantes, doubles, triples et même décuples, en raison des fortunes. Celui qui n'a pas le nécessaire, ne doit rien au Gouvernement; il doit en recevoir les moyens de l'existence : celui qui atteint à peine à l'étroite médiocrité, n'a que l'obole de la veuve, à offrir à l'Etat; ces oboles multipliées par le nombre immense des Citoyens de cette classe, formeront un vaste tribut : l'honnête aisance fournira beaucoup, et de grand cœur : l'opulence comblera la mesure, la surpassera, la fera refluer surabondamment pour la prospérité générale de l'Empire; mais il faudra pour elle toute l'autorité de la Loi, *mensuram bonam, et confertam, et coagitatam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum.* Cette regle unique réalise toutes nos espérances; avec elle seule nous aurons la liquidation de l'Etat; les proportions civiles, la fraternité pleine, le patriotisme général; les mœurs, enfin, les mœurs parfaites qui font et assurent l'universelle félicité de la Mere-Patrie. Les Assemblées de Paroisse, de Districts, de Province, ont la connoissance des fortunes; ils assoieront l'Impôt patriotique avec une infaillible

équité. Législateurs, fixez la Loi des contributions progressives, et que la dispensation en appartienne aux Citoyens réunis dans les mille centres de l'Empire; l'Etat est aussi-tôt libre dans tous les sens, heureux à jamais, et n'aura plus aucun des vices de la grande richesse privée qui les produit tous. Vous aurez toujours des Pauvres; mais ils auront du travail et du pain : la Patrie, immensément opulente, leur en fournira. Vous aurez toujours des Riches; mais ils auront de la modestie et des vertus: la Patrie, dispensatrice de l'estime méritée, en échange de la vanité sacrifiée, en aura fait des Citoyens. Vous voyez à l'instant toutes les corruptions disparoître; plus d'orgueil oppresseur, plus d'envie dévorante, plus de déduction au prix de l'or; des richesses modestes, des indigences secourues, des émulations créées; la bienfaisance, la fraternité, la charité, la Patrie; c'est-à-dire, la liberté, la félicité, la prospérité publiques, les mœurs.

On se récrie : « Quoi, des émulations produites par le désintéressement ! et il les détruit toutes. C'est en cela que l'Evangile s'écarte du but de la Société, en substituant l'abnégation de soi-même, à l'intérêt-propre; et l'amour de la pauvreté, qui accumule des trésors de vertus pour le Ciel, à l'amour de la richesse, qui amasse des trésors de fortune pour la terre. » Stupides humains ! l'expérience de tous les siecles ne vous a pas encore détrompés, et vous ne voulez pas voir que le moment est venu de dissiper cette longue erreur ? Non, ce ne sont pas des trésors de fortune, mais des trésors de vices; et, si ces deux termes peuvent s'unir,

des trésors de misere, que produit la fureur des grandes jouissances de la richesse. Cet effet est infaillible, évident; ses preuves remplissent les Annales des Nations; et les calamités de la France, portées à leur comble, en sont la démonstration la plus cruelle. Le désintéressement du Chrétien et du Citoyen a, par l'éternelle raison des contraires, l'effet opposé: il éleve les ames, les porte, par l'obligation d'être utile, selon la mesure de ses forces et de son industrie, aux entreprises généreuses; place leur intérêt propre dans l'intérêt commun, et leur bonheur particulier dans le bonheur de tous. L'abnégation de soi-même! La connoissent-ils dans les vues de l'Evangile, ceux qui la calomnient dans l'aveuglement des passions? L'homme vertueux se renonce soi-même en tout ce qui nuit au bien général, en tout ce qui offense le bonheur d'autrui: ce renoncement est tout l'Evangile; et il est manifestement toute la Vertu. Il ne détruit point l'amour de soi; il l'ordonne plutôt; il le met dans une pleine harmonie avec l'amour des freres. Le Chrétien qui aime tous les hommes comme soi-même, ne nuit à aucun, et sert au bien universel. C'est avec ses Citoyens que sont ses plus prochains rapports; c'est avec eux qu'il se compose dans ce grand ordre de l'amour fraternel. Son zele est pour la Patrie: il y trouve son bonheur: il paye la dette de son travail à la Société; il en reçoit le salaire légitime: il exerce pour elle son industrie; il y trouve sa douce aisance: il développe, pour la prospérité de l'Etat, de grands talens; il recueille une grande estime: il se rend utile à ses Concitoyens dans

les professions essentielles et les emplois nécessaires; il s'assure, pour son utilité propre, des richesses pures, des propriétés sacrées, des félicités ineffables, produit infaillible du patriotisme actif et des généreuses vertus. Jesus-Christ, Dieu du cœur humain! Vous seul pouviez révéler ce grand secret du bonheur. C'est en s'oubliant soi-même que l'homme se retrouve heureux; c'est en travaillant pour ses Freres qu'il s'enrichit; c'est en aimant les autres qu'il s'aime; c'est en vivant pour eux qu'il vit dans les délices, c'est en se dévouant pour la Patrie qu'il obtient l'immortalité!

O François, Nation la plus douce et la plus aimante! vous êtes disposés par la Providence et la Nature, à être la plus Chrétienne et la plus heureuse. Le désintéressement en faveur de la Patrie va vous relever à l'Evangile, vous en donner les mœurs, vous instituer le Peuple le plus vertueux de l'Univers, et appliquer, par les mains éternellement jointes de la Religion et de la Patrie, la vraie sanction, la sanction de la vertu à la liberté Françoise.

Freres et Citoyens, jurons donc, jurons dans le premier Temple de l'Empire, sous ces voutes augustes, sous ce vaste dais d'Etendards consacrés par la Religion à la Liberté, et qui couvrent nos têtes de leur inviolable et solemnel ombrage; jurons sur les armes bénies de nos Guerriers; jurons par le Génie de notre Chef, par le Génie de notre Héros, par ces deux grandes ames, par toutes celles des Citoyens déja inaugurés à la Religion du serment qui les dévoue pour leurs freres; jurons par nos familles, par nos amis, par nous-mêmes: appel-

ons sur nous tous les malheurs, si nous devenons jamais infideles aux intérêts de nos Compatriotes. Jurons sur l'Autel d'un Dieu victime des riches et de leurs Esclaves, victime de la liberté de la parole et du zele du bien public, victime de la Vérité et de l'Humanité, victime de la Patrie et du Genre Humain, jurons... et quoi, Freres et Citoyens ? JURONS, QUE NOUS SERONS LIBRES par notre énergie, que, pour l'être, nous unirons toutes nos forces; et que, par la concorde et l'union, nous serons la plus invincible et la plus fraternelle Nation de l'Univers : JURONS QUE NOUS SERONS HEUREUX par notre Liberté; que, pour l'être, nous aurons des mœurs, en proscrivant, par les Loix et plus encore par la conscience publique, l'intérêt personnel qui étouffe le Patriotisme, les grandes richesses privées qui produisent tous les désordres. Jurons la Liberté : jurons la Vertu : et Dieu, notre Dieu, le Dieu de l'Evangile et de la Patrie nous jure le bonheur et l'immortalité. Ainsi soit-il.